

# **La bande dessinée comme vecteur de langue-culture Un exemple pratique des spécificités linguistiques belges dans le contexte estonien**

*Didier Bourguignon*

Lecteur de la Communauté française de Belgique

à l'Université de Tartu, Estonie

Il n'est pas nécessaire de faire de longues recherches afin de constater que la bande dessinée est un art méconnu en Estonie. En réalité, elle n'est pas considérée comme un art « noble » et ne pourrait jamais prétendre au titre de « 9<sup>e</sup> art » dont on la gratifie en français. La bande dessinée n'a pas encore fait ses preuves artistiques, elle est clairement classée dans la paralittérature. Aussi ne mérite-t-elle que des éditions sur papier de moindre qualité aux couvertures flexibles et peu résistantes. Aussi est-elle considérée comme un médium pour enfants exclusivement.

Cette perception de la bande dessinée m'a été confirmée par les réactions du public estonien ainsi que des étudiants de l'Université de Tartu. Cette vision est très éloignée de l'importance que cet art a pu prendre dans le monde francophone. De diffusion pratiquement universelle dans le monde francophone européen (Qui n'a pas lu Tintin ou Astérix ?), c'est un support extrêmement riche en références culturelles et donc particulièrement adapté à l'enseignement des langues-cultures.

De multiples applications peuvent en être faites en classe de FLE. Que cela soit dans la perspective de l'expression orale, de l'expression écrite ou des références culturelles, la bande dessinée offre de nombreuses possibilités d'exploitation bien connues. Dans un contexte plus large, ces albums en couleur peuvent aussi illustrer la diversité de la francophonie. Or l'on sait si l'image de la francophonie en Estonie se réduit bien souvent à la France seule. En tant que lecteur de la Communauté française de Belgique à l'Université de Tartu, j'entreprends d'utiliser la bande dessinée dans le cadre d'un cours de culture-littérature belge afin d'illustrer de manière convaincante et forcément très visuelle quelques spécificités belges, telles que la situation linguistique, le rapport à la langue ou la question de l'identité. Je montrerai ici comment un album des Schtroumpfs, créé pour un public très jeune, peut révéler et illustrer de nombreux culturèmes propres à la Belgique.

## **Spécificités**

La tradition jacobine française ne se retrouve pas dans la Belgique multilingue et fédérale, avec ses trois communautés linguistiques : les néerlandophones (ou Flamands)

qui représentent 60% de la population, les francophones (40%) et les germanophones (moins de 1%). Un parallèle pourrait être tracé entre Belgique et Estonie à ce sujet. En effet, les deux principales communautés linguistiques ont quelque peu le sentiment d'être menacées, les russophones d'Estonie ou les francophones de Belgique parce qu'ils sont minoritaires dans le pays, et les Estoniens ou les Flamands parce que la minorité susmentionnée appartient à un espace culturel bien plus large. Mais la comparaison s'arrête là, étant donné que la Belgique dispose d'un régime linguistique hyper-réglémenté mais offrant de solides garanties, où les deux communautés vivent chacune sur leur territoire propre, exception faite de Bruxelles<sup>1</sup>.

En Wallonie, comme dans nombre d'autres régions francophones, le français a longtemps rivalisé avec les parlers endogènes. S'ils disparaissent relativement vite en milieu urbain, ce n'est qu'au 19<sup>e</sup> siècle que le français va s'imposer dans les campagnes, en raison notamment de l'instruction primaire obligatoire, de l'industrialisation, du brassage de populations et des moyens de communication modernes<sup>2</sup>.

Actuellement, les langues endogènes ont quasiment disparu à l'avantage du français, mais non sans laisser quelques traces dans les esprits. Si une comparaison objective entre le français écrit et parlé en Wallonie et le français hexagonal montre un faible taux de différence, de nombreux francophones de Belgique ont le sentiment que la France et la Belgique sont « deux pays qu'une même langue sépare »<sup>3</sup>.

Les Belges ont bien souvent l'impression de parler « moins bien », « moins correctement » ou « avec moins d'aisance » que leurs voisins français. Ainsi l'insécurité linguistique, héritière de la situation de diglossie<sup>4</sup>, est-elle omniprésente en Belgique francophone. Elle tient du décalage entre les productions linguistiques et les opinions sur les formes les plus légitimes, qui sont la plupart du temps transmises par l'école. L'insécurité linguistique se juge généralement au « discours que l'individu tient à propos des phénomènes linguistiques (discours épilinguistique), discours où il dit explicitement son manque d'assurance linguistique, son acceptation de la subordination au dominant linguistique, sa hiérarchisation des variantes linguistiques »<sup>5</sup>.

Le sentiment d'insécurité linguistique n'est pas spécifique à la Belgique francophone, il est partagé par d'autres communautés francophones périphériques, que ce soit le Canada, la Suisse ou l'Afrique. Comme dans ces autres marches de la francophonie, elle fait l'objet de stratégies de compensation : d'un côté une stratégie d'hypercorrection, qu'illustre notamment la tradition des grammairiens belges ; de l'autre une volonté de tirer parti de l'irrégularité pour en faire une marque identitaire.

Cette irrégularité a marqué les Lettres belges de bout en bout. De Charles De Coster à Michaux et Dotremont, en passant par les naturalistes, symbolistes et surréalistes, la littérature belge a développé un rapport à la langue et à l'image bien particulier, en liant écriture et arts plastiques.

Il n'est dès lors pas étonnant que la Belgique soit souvent considérée comme un pays pionnier dans la bande dessinée, avec notamment des auteurs comme Hergé. Certes, le rapport à l'image n'est pas le seul facteur ayant favorisé l'émergence de ce genre en Belgique. Le fait qu'il s'agissait alors d'un genre paralittéraire à faible valeur symbolique

ignoré par le centre parisien a joué ici un rôle primordial.

### **Exemple illustré : Schtroumpf vert et vert schtroumpf**

Petits personnages bleus dont la présentation n'est plus à faire tant leur succès est grand, les Schtroumpfs ont vu le jour grâce à une série de hasards. Tout a commencé en 1957 quand le père des Schtroumpfs, Pierre Culliford, alias Peyo<sup>6</sup>, déjeunait dans une villa au bord de la mer avec son ami Franquin, auteur de Gaston Lagaffe. Désignant la salière, mais ne trouvant pas le mot juste, Peyo demande alors à Franquin : « Veux-tu me passer la ... heu ... le ... heu le schtroumpf ? ». Amusés par ce nouveau terme, les amis commencent à l'employer dans la vie quotidienne. Six mois plus tard, Peyo introduit dans une aventure de Johan et Pirlouit, une communauté de lutins bleus qu'il appellera « schtroumpfs »<sup>7</sup>, puis pour qui il créera une série à part. Ainsi la difficulté de s'exprimer et le manque d'assurance ressentis par les Belges francophones deviennent-ils le point de départ des petits bonshommes bleus.

L'album Schtroumpf vert et vert schtroumpf,<sup>8</sup> neuvième de la série, est publié dans le Journal de Spirou en 1972-3, peu de temps après la publication dans le même hebdomadaire pour enfants du Schtroumpf sans effort par la méthode lingua-schtroumpf. Cet album est clairement marqué par les préoccupations linguistiques. La Belgique se trouve à cette époque en plein flou de la réforme de l'Etat, qui se poursuivra jusqu'en 1993 et mènera à une séparation de plus en plus grande des deux principales communautés linguistiques du pays : les Flamands au Nord, les Wallons au Sud, avec au milieu Bruxelles zone bilingue<sup>9</sup>. Peyo s'est manifestement inspiré de son environnement pour créer Schtroumpf vert et vert schtroumpf, qui fait directement référence aux querelles linguistiques belges, même s'il fait nombre de raccourcis et n'explicite pas les raisons historiques et sociales qui en sont la cause.

Le paisible village schtroumpf est en proie à des discussions linguistiques : les Schtroumpfs du Nord disent « tire-bouschtroumpf » alors que leurs voisins du Sud préfèrent « schtroumpfe-bouchon ». A partir de cette différence anodine, les choses vont s'envenimer jusqu'à la représentation théâtrale du « Petit schtroumpferon rouge/Petit chaperon schtroumpf ». L'événement tourne à l'affrontement, et malgré une tentative de réconciliation du Grand Schtroumpf, le conflit refait surface instantanément (« serrons-nous la schtroumpf/schtroumpfons-nous la main »). C'est la rupture. Les Schtroumpfs du Nord et du Sud refusent désormais de se parler. Le Grand Schtroumpf, plus intéressé par ses expériences, minimise l'affaire. Un match de football s'organise, au cours duquel s'affrontent tout naturellement Nord et Sud, rassemblant un public nombreux et enthousiaste. Dans les jours suivants, les Schtroumpfs du Nord vont manifester chez leurs voisins du Sud tandis que ces derniers organisent une manifestation dans le Nord du village. Le lendemain, une frontière tracée plus ou moins arbitrairement (et traversant même une maison) coupe le village en deux, posant des problèmes tant pratiques qu'économiques. Les querelles se poursuivent jusqu'au jour où le Grand Schtroumpf termine enfin son expérience et mesure l'ampleur de la rupture. Il ne voit comme solution que de faire appel à leur ennemi juré, Gargamel. Il échange son apparence avec l'affreux sorcier et s'en va attaquer le village afin de réunir les Schtroumpfs contre un ennemi commun. Gargamel parvient à reprendre son apparence, en profite pour s'emparer des Schtroumpfs qui sont finalement sauvés de manière providentielle. L'histoire se termine

sur l'interdiction officielle par le Grand Schtroumpf des mots composés, qui ne résout rien au fond du problème.

Le lecteur le moins attentif aura compris que cette histoire illustre les problèmes linguistiques que connaît la Belgique. Dès la deuxième page, le Schtroumpf à lunettes mentionne le proverbe « l'union fait la schtroumpf »<sup>10</sup>, référence à la devise nationale belge « l'union fait la force » qui, ironie du sort ou symptôme de belgitude aigue, paraît bien oubliée dans la Belgique actuelle. Les clins d'œil à des faits caractéristiques de la société belge sont nombreux. Il s'agit notamment de la « communautarisation » du moindre problème<sup>11</sup>, de la position du Grand Schtroumpf, qui évoque celle du Roi et d'autres « asexués linguistiques »<sup>12</sup>, des deux communautés unies dans la lutte contre un ennemi commun, tel que la dette publique<sup>13</sup>, ou encore du sport catalyseur de l'identité<sup>14</sup> (bien que la Belgique ait toujours une équipe nationale unique de football ou de tennis).

Les éléments qui caractérisent la Belgique et particulièrement son système politique sont systématiquement grossis jusqu'à l'absurde. Ainsi ces petits bonshommes bleus, qui sont aux yeux du lecteur pratiquement tous pareils, et qui parlent aux yeux du lecteur une même langue schtroumpf, sont-ils en proie à des disputes résultant d'un clivage linguistique. La société belge, malgré sa petite taille relative, est également traversée par des clivages, qu'il s'agisse du clivage linguistique directement concerné ici, du clivage économique, du clivage philosophique ou encore du clivage politique.

Les manifestations réciproques, ainsi que la propagande, sous forme de tracts aériens, accompagnée de formes bénignes de terrorisme<sup>15</sup> nourrissent le sentiment d'absurde. Celui-ci parvient à son comble lorsque est tracée une frontière linguistique divisant le village. Une frontière linguistique, établie en 1962, sépare elle aussi les francophones des Flamands. Fixée une fois pour toute et ne pouvant être modifiée, elle n'est pas sans poser quelques problèmes insolubles d'un côté comme de l'autre. La frontière traversant une maison<sup>16</sup> peut évoquer le cas de certaines communes, mais souligne avant tout l'identité en creux ou encore identité problématique qui caractérise la Belgique francophone. Identité instable, déchirée, parcellaire, qui est source de conflit, mais aussi de questionnement sur soi-même.

La question de l'identité, étroitement liée au rapport à l'autre, est visible en filigrane tout au long du récit. Tout comme certains francophones considèrent toujours le flamand avec un peu de mépris, un Schtroumpf dit de l'autre communauté: « Ils ne veulent pas admettre que leur schtroumpf est du patois »<sup>17</sup>. Les Belges francophones faisant régulièrement des blagues sur leurs voisins flamands (du même type que les « blagues belges »), l'auteur n'a pas manqué d'en glisser une dans son récit: « Ce sont deux Schtroumpfs du Sud qui repeignent un plafond ! Et l'un des deux dit à l'autre : Schtroumpfe-toi bien au pinceau, je schtroumpfe l'échelle ! »<sup>18</sup>. Si les Français aiment les blagues belges et les francophones de Belgique rient des Flamands, ces derniers font plutôt des plaisanteries sur leurs voisins hollandais.

Les Belges francophones se définissent également par leur rapport complexe et complexé à la France (cf. supra). A ce sujet, un poème, lu en grande pompe par le Schtroumpf poète (originaire du Sud), aux Schtroumpfs du Nord est révélateur. Ecrit en cursive dans un phylactère entouré de petites fleurs bleues, jaunes et rouges, le voici dans

son intégralité<sup>19</sup>.

*Ô vous, les Schtroumpfs du Nord, iniques bataillons ;*

*Vous dont le schtroumpf impur abreuve nos sillons ;*

*Vous, tyrans oppresseurs ; vous tribu fratricide,*

*Craignez des Schtroumpfs du Sud le courroux intrépide !*

*Oui, je viens vous clamer l'horreur et le mépris,*

*Honteuse trahison ! Oui, je vous ai compris !*

...

Les deux premiers vers, avec « bataillons » et « schtroumpf impur abreuve nos sillons » évoquent explicitement la Marseillaise. Les vers suivants maintiennent cette impression de manière plus diffuse (« tyrans », « fratricide ») et le dernier vers renvoie directement à la célèbre phrase du général de Gaulle en 1960 ouvrant la voie à l'indépendance de l'Algérie. L'identité des Schtroumpfs du Sud se définit ici, comme c'est parfois le cas en Belgique francophone, comme un identité presque française ; le Sud pourrait laisser son indépendance au Nord et rallier la France<sup>20</sup>.

Le rapport à la langue complexé, découlant de l'insécurité linguistique, transparait dans tout le récit. Ainsi après l'interdiction des mots composés, les Schtroumpfs se voient confrontés à des difficultés d'expression quasi insurmontables. D'autre part, à plusieurs reprises, le Schtroumpf à lunettes énonce des règles de grammaire au beau milieu d'une grande agitation indifférente<sup>21</sup>. Les conditions sont donc réunies pour recréer l'insécurité linguistique au pays des Schtroumpfs.

L'interdiction des mots composés n'est qu'une solution superficielle qui s'attache plus aux symptômes qu'aux causes profondes. Elle est à mettre en parallèle avec les compromis dit « à la belge », solutions à la petite semaine qui jalonnent l'histoire belge depuis quelques décennies, apportent des solutions à court terme qui engendrent inévitablement de nouveaux problèmes. La dernière phrase du récit ne laisse d'ailleurs aucun doute à ce sujet : « Eh non, le problème du langage au Pays des Schtroumpfs n'est pas prêt d'être résolu... »

La vision des choses exprimée dans cet album correspond au point de vue d'un Belge francophone à l'identité « en creux », déçu par l'évolution que connaît la Belgique et désireux d'en souligner l'absurdité. Destiné à un public jeune, il n'échappe pas à quelques lacunes et imprécisions, laissant de côté les tenants et aboutissants de la situation décrite. En effet, le système fédéral belge tel qu'il s'est développé, unique au monde, permet une cohabitation constructive entre les deux principales communautés, qui jouissent de très larges pouvoirs (tels que des compétences internationales), laissant beaucoup d'autonomie aux uns comme aux autres, tout en veillant aux intérêts communs. Cependant, complété par une explication détaillée des spécificités institutionnelles belges et notamment de ses

avantages, le récit permet aux apprenants de se faire une idée assez proche de la réalité et de sa complexité.

Dans la classe de langue, une analyse de ce récit donne une multitude de références culturelles diverses aux apprenants. Ils peuvent ainsi comprendre que la francophonie est véritablement plurielle, que la coexistence entre les deux principales communautés linguistiques en Belgique fonctionne sur un autre mode qu'en Estonie, que le rapport particulier à la langue (mis en parallèle avec l'insécurité linguistique) et l'identité en creux sont des caractéristiques fondamentales de la Belgique francophone. Je me suis basé sur un album des Schtroumpfs, mais j'aurais tout aussi bien pu, pour illustrer mes propos, examiner l'œuvre d'Hergé et particulièrement Tintin, le Capitaine Hadock aux jurons fleuris et les Dupont aux difficultés d'expression patentes.

## Bibliographie

Blampain, Goose, Klinkenberg, Wilmet, *Le français en Belgique*, Editions Duculot, Bruxelles, 1997.

*Un pays d'irréguliers*, Editions Labor, Collection Archives du futur, Bruxelles, 1990.

Peyo, *Schtroumpf vert et vert schtroumpf*, Editions Dupuis, Charleroi-Bruxelles, 1978.

## Notes

<sup>1</sup> La Belgique fédérale est constituée de trois communautés (flamande, française et germanophone) compétentes dans le domaine culturel et de l'enseignement, et de trois régions (flamande, wallonne et Bruxelles-Capitale) compétentes dans la majorité des domaines liés au territoire (économie, transports, agriculture etc.). Ce sujet vaste et complexe, ainsi que les raisons économiques et sociales qui y ont conduit, ne pourront être traitées dans le cadre de cet article. Pour plus d'informations, lire MABILLE X., *Histoire politique de Belgique*, 4e édition, CRISP, Bruxelles, 2000

<sup>2</sup> BLAMPAIN et al., *Le français en Belgique*, Editions Duculot, Bruxelles, 1997, pp. 229-231. Cette situation est loin d'être rare, mais les modifications, plus tardives que dans l'Hexagone, gardent des conséquences plus marquées.

<sup>3</sup> Ibid., p. 233.

<sup>4</sup> La diglossie est une coexistence de deux langues où s'établit clairement une hiérarchie fonctionnelle. Le français était la langue de la légitimité et de la promotion sociale tandis que les parlers locaux étaient les langues de l'intimité et de l'identité.

<sup>5</sup> BLAMPAIN et al., op. cit., p. 390.

<sup>6</sup> Ainsi l'appelait son petit cousin anglais, incapable de prononcer « Pierrot ». On retrouve ici les difficultés d'expression caractérisant un certain complexe linguistique belge transformées en capital positif.

<sup>7</sup> Il s'agit de la *Flûte à six trous*, qui sera rebaptisée *Flûte à six schtroumpfs* quelques années plus tard.

<sup>8</sup> PEYO, *Schtroumpf vert et vert schtroumpf*, Dupuis, Charleroi-Bruxelles, édition de 1978. On dit en effet couramment en Belgique : « c'est chou vert et vert chou », pendant de l'expression française

usuelle « c'est bonnet blanc et blanc bonnet ».

<sup>9</sup> Les choses sont en réalité bien plus complexes. En simplifiant, la première réforme de l'Etat de 1970, début du passage à l'Etat fédéral, tente de concilier le désir d'autonomie culturelle des Flamands et celui d'autonomie économique des francophones. Les trois communautés culturelles et les trois régions sont alors instituées. Si les communautés reçoivent des compétences précises (culture, enseignement), les régions n'ont à cette époque ni compétences ni pouvoirs. Pour plus de précisions sur la réforme de l'Etat belge, ses enjeux et ses conséquences, se référer à MABILLE, op. cit.

<sup>10</sup> PEYO, op. cit., p.4. La référence est renouvelée à la fin du récit, page 27, devenant ainsi le cadre général de la narration.

<sup>11</sup> PEYO, op. cit., p. 5. Les problèmes de nature très diverse ont tendance à être « communautarisés », c'est-à-dire ramenés au conflit linguistique.

<sup>12</sup> Ainsi sont communément qualifiés le Roi, le Premier ministre et d'autres qui sont tenus, par leurs fonctions, de rester en dehors de toute querelle linguistique.

<sup>13</sup> La dette publique de l'Etat belge, désormais jugulée, atteignait en 2000 110,6% du PIB. Certains affirment qu'elle est un des éléments unificateurs de la Belgique. En effet, son partage constituerait, en cas de séparation du pays, un problème inextricable.

<sup>14</sup> PEYO, op. cit., pp.12-4.

<sup>15</sup> PEYO, op. cit., p. 21. Il s'agit d'un détournement de cigogne.

<sup>16</sup> PEYO, op. cit., p. 22.

<sup>17</sup> PEYO, op. cit., p. 7. Ce sentiment est notamment dû à la diffusion du néerlandais, plus limitée internationalement que le français.

<sup>18</sup> PEYO, op. cit., p. 15.

<sup>19</sup> PEYO, op. cit., p. 21.

<sup>20</sup> Le mouvement dit « rattachiste » (pour une Wallonie rattachée à la France), apparu dès le début de la réforme de l'État, reste cependant marginal.

<sup>21</sup> PEYO, op. cit., p. 32, d'une part, et pp. 7 et 10 d'autre part.